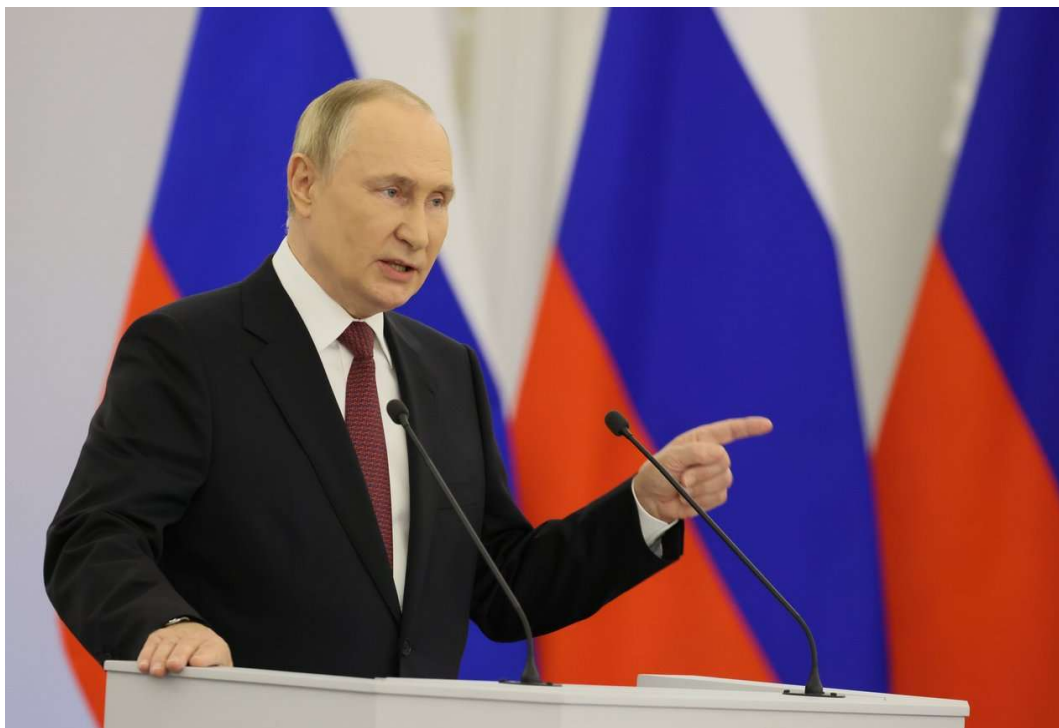


17 septembre 2025



De la parole aux armes : la guerre en Ukraine et le langage du pouvoir russe

Johann Lemaire

La guerre, en tant que phénomène politique et social, ne se résume pas à une confrontation armée ; elle s'accompagne d'un travail de légitimation et d'une construction narrative qui en justifie la nécessité¹. Le pouvoir symbolique, cet invisible qui impose un sens, joue un rôle fondamental dans la mise en discours du conflit en façonnant les perceptions et en structurant les représentations collectives². L'invasion de l'Ukraine par la Russie ne fait pas exception : elle s'inscrit dans un récit élaboré, où les mots deviennent des armes et les discours, des instruments de pouvoir³.

Loin de se limiter à une explication ou une représentation d'une volonté politique, le discours est lui-même une manifestation du politique. Il ne suffit donc pas d'analyser ce qui est dit, il faut encore comprendre comment ces énoncés participent à la production du réel. Dès lors, aborder les prises de parole de Vladimir Poutine permet de saisir certaines logiques sous-jacentes qui structurent la politique russe et, par extension, de mieux appréhender le conflit en cours et les constructions de sens qui le façonnent⁴. Le discours ne se limite en effet pas à accompagner l'action militaire, il en est une composante stratégique à part entière. En conditionnant les représentations collectives, il oriente la manière dont la guerre est perçue, vécue et justifiée, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Russie. Cette dimension performative rappelle que la parole politique n'est jamais neutre : elle produit du réel, façonne les imaginaires et tente de circonscrire les interprétations.

Dans les sphères médiatiques⁵ et diplomatiques occidentales⁶, l'offensive russe en Ukraine a parfois été présentée comme étant un acte irrationnel, le produit d'une dérive autocratique ou encore d'un souverain ayant perdu le sens des réalités⁷. Dans cette perspective, qualifier ses prises de parole d'irrationnelles revient à ignorer la logique de pouvoir qui les traverse et les fonctions qu'elles remplissent dans la consolidation du régime. Or, si cette grille de lecture s'inscrit dans une stratégie narrative visant notamment à justifier les sanctions et mesures prises à l'encontre de Moscou, elle demeure insuffisante pour comprendre la dynamique du conflit. À l'inverse, il est plus pertinent d'interroger la cohérence du discours du président russe, d'en décrypter les continuités et d'identifier les ressorts de sa logique interne. Ceci permet de dépasser l'image d'un dirigeant imprévisible pour y voir une construction cohérente, destinée à justifier la guerre, à maintenir la cohésion interne et à redéfinir la place de la Russie dans l'ordre international.

L'objectif de cet éclairage est précisément de jeter les bases d'une analyse de la construction discursive de la guerre en Ukraine dans la bouche de Vladimir Poutine. En s'appuyant sur un corpus composé de discours prononcés par le président russe depuis le début du conflit⁸ jusqu'au sommet russo-américain d'août 2025 en Alaska, le texte explore plusieurs questions essentielles : comment la guerre en Ukraine a été progressivement qualifiée et exprimée par le président Russe ? Comment une figure d'ennemi s'est progressivement construite à travers ses prises de parole ? Et enfin : quelle place est accordée, explicitement ou implicitement, aux perspectives de paix ?

L'analyse de ces éléments permet de mieux comprendre la manière dont la guerre est pensée et mise en récit par le Kremlin. Dans un contexte où les négociations de paix sont évoquées de manière plus insistante (même en l'absence de progrès tangibles), il est utile de décrypter le langage du pouvoir russe pour y déceler les éventuelles ouvertures diplomatiques et anticiper les trajectoires possibles du conflit. Comprendre les mots employés, c'est aussi appréhender les représentations qu'ils véhiculent et les stratégies qu'ils sous-tendent, ceci afin de mieux saisir les logiques de pouvoir qui façonnent le présent et dessinent l'avenir du conflit.

1. La rhétorique de l'assiégé : une confrontation existentielle ?

Depuis février 2022, Vladimir Poutine construit progressivement un discours fondé sur la rhétorique de l'assiégé, présentant la Russie comme une nation menacée par des forces extérieures cherchant à l'affaiblir, voire à la détruire⁹. Ce récit peint un sentiment de persécution et une remise en cause existentielle. Il produit une clôture cognitive, c'est-à-dire qu'il enferme la population dans un cadre unique d'interprétation où toute critique ou alternative à la parole officielle apparaît comme une trahison et où la seule issue pensable est le ralliement à une lutte collective pour la survie. Cette posture s'inscrit dans une tradition historique où le récit national russe a déjà été structuré autour d'une résistance héroïque face à des adversaires perçus comme autant de prédateurs. Qu'il s'agisse des invasions mongoles, des campagnes napoléoniennes ou de la lutte contre le nazisme, le Kremlin réactive des éléments mémoriels pour justifier une politique de confrontation avec l'Occident¹⁰.

Dans cette perspective, la menace ne se limite pas au domaine militaire ; elle est aussi culturelle, économique et politique. Vladimir Poutine insiste à plusieurs reprises sur une tentative occidentale d'éradiquer l'identité russe, à travers la marginalisation de sa langue, la remise en question de son rôle dans l'histoire mondiale et l'imposition de valeurs jugées incompatibles avec la culture nationale¹¹. Par exemple, il déclare en octobre 2022 que « *les valeurs occidentales tentent de corrompre notre jeunesse et de détruire nos traditions familiales* », un discours qui sert à déplacer le centre de gravité du conflit du champ militaire concret — l'affrontement en Ukraine — vers un horizon fantasmé fait d'hostilité culturelle et d'enjeux civilisationnels. En définissant le conflit russo-ukrainien comme une lutte pour la survie de l'identité russe face à un Occident présenté comme corrupteur, Vladimir Poutine transforme l'invasion de l'Ukraine par la Russie en un choc de civilisations. Cette rhétorique répond à une double logique : à l'intérieur, elle permet de consolider l'unité nationale en donnant au sacrifice un sens supérieur ; à l'extérieur, elle cherche à légitimer le conflit comme une bataille morale, inscrite dans une confrontation historique entre traditions et modernité libérale. Autrement dit, l'argument culturel fonctionne comme un amplificateur narratif qui transcende la réalité militaire du front ukrainien et justifie la prolongation du conflit dans le temps.

Son discours du 24 février 2022, en mobilisant la thématique du siège en est une très bonne illustration : « *l'Occident cherche depuis des siècles à diviser et soumettre la Russie, mais nous avons toujours résisté et nous résisterons encore.* » Cette référence à une continuité historique d'agressions étrangères place l'intervention russe en Ukraine dans un récit épique de survie nationale. En reliant l'offensive actuelle à une longue liste d'agressions, Vladimir Poutine inverse les faits tout en inscrivant l'événement dans une temporalité quasi mythologique, où la Russie n'est jamais agresseur mais éternelle victime en résistance¹². Il s'agit d'une stratégie de dramatisation politique, qui permet de présenter la guerre en Ukraine non comme un choix contingent, mais comme une

nécessité vitale imposée par la continuité du destin national. Cette rhétorique transforme ainsi une guerre offensive en un récit défensif, où la violence russe se trouve justifiée comme simple prolongement d'une lutte de survie ancestrale.

L'historien Stephen Kotkin analyse cette dynamique en remontant à l'époque soviétique, notamment sous Joseph Staline. Ce dernier a largement utilisé l'image d'une URSS menacée par le monde capitaliste pour légitimer une politique autoritaire, des purges internes et une militarisation de la société. La crainte d'un complot occidental servait à renforcer l'unité nationale et à justifier la répression des « *ennemis de l'intérieur*¹³. »

Avec Vladimir Poutine, cette rhétorique a été réactivée et adaptée aux enjeux contemporains. Depuis les années 2000, la Russie se présente comme la cible d'une agression occidentale protéiforme — expansion de l'OTAN, sanctions économiques, soutien aux révolutions de couleur¹⁴. Cette posture a pris une ampleur inédite avec la guerre en Ukraine. La narration du Kremlin repose sur une poignée de piliers parfois mobilisés isolément ou ensemble selon diverses configurations. Il s'agit de la mise en scène d'un ennemi extérieur hégémonique, incarné par les États-Unis (l'ennemi principal), l'OTAN (son instrument) et l'Union européenne (ses relais), tous décrits comme cherchant à encercler et affaiblir Moscou ; la présentation de la Russie comme dernier bastion des valeurs traditionnelles face à un Occident décadent ; enfin, la justification des sacrifices humains et matériels en les inscrivant dans une logique de survie nationale. En opérant ce cadrage, le discours ne se contente pas de légitimer l'effort de guerre : il façonne une vision du monde qui naturalise la confrontation, justifie la répression interne et resserre le pouvoir autour de Poutine. Inscrite dans une continuité historique, cette rhétorique contribue ainsi à radicaliser le régime et à figer la Russie dans une posture de conflit permanent.

Le linguiste et cognitiviste George Lakoff a étudié la manière dont les métaphores structurent notre compréhension du monde, en particulier dans le domaine politique¹⁵. Son travail sur les *frames* (cadres cognitifs) est particulièrement pertinent pour analyser la rhétorique de l'assiégé dans les discours de guerre. Les États et les dirigeants construisent des récits en s'appuyant sur des métaphores enracinées dans l'inconscient collectif. L'une des plus puissantes est celle de la *nation en danger*, qui repose sur des schémas narratifs bien identifiés : une menace extérieure (mais aussi interne), un ennemi déterminé, un peuple innocent et un dirigeant qui doit prendre des mesures extraordinaires pour garantir la sécurité.

Dans le cas du discours russe actuel, on retrouve précisément ces mécanismes. La métaphore de la « nation assiégée » fonctionne comme un cadre cognitif qui oriente la perception collective : elle simplifie la complexité du conflit en un récit manichéen où la Russie incarne l'innocence menacée et l'Occident la force prédatrice. En plaçant le président dans le rôle du protecteur indispensable, ce schéma narratif produit un effet de légitimation du pouvoir, car toute contestation (la menace intérieure) apparaît alors

comme une mise en danger de la survie nationale. De plus, cette rhétorique mobilise des émotions primaires — peur, fierté, colère — qui renforcent la cohésion sociale et rendent la guerre psychologiquement acceptable. Ici la métaphore n'est pas seulement un outil de langage : elle est un instrument de gouvernance, qui conditionne les représentations et verrouille le champ politique pouvant être discuté et contesté¹⁶.

Cette rhétorique de l'assiégé ne se limite plus au registre symbolique : elle a trouvé, à l'automne 2024, une traduction institutionnelle avec la révision de la doctrine nucléaire russe¹⁷. En élargissant les conditions d'usage de l'arme atomique, notamment à une agression par un État non nucléaire soutenu par une puissance nucléaire, Moscou inscrit son discours sur la menace existentielle dans un cadre stratégique officiel. L'ennemi n'est plus seulement évoqué dans le registre de l'imaginaire ou de la mémoire historique, il devient un scénario doctrinal anticipé par l'État. Cette codification renforce l'effet de crédibilité du récit de l'état de siège : la guerre n'est pas seulement racontée comme inévitable, elle est désormais juridiquement et militairement planifiée, ce qui accentue les altérités, appelle à la radicalisation et renforce la logique de confrontation.

2. « L'empire du Mensonge » : l'antagoniste désigné

La rhétorique russe sur l'Ukraine repose sur une construction de l'antagoniste selon des mécanismes discursifs classiques en temps de guerre. La diabolisation de l'ennemi est au cœur de cette stratégie. L'Ukraine est ainsi assimilée à un régime de Kiev : « *néonazi* », effaçant toute légitimité à son gouvernement et justifiant l'intervention militaire sous couvert de « *dénazification* »¹⁸. En s'appuyant sur la mémoire collective de la Seconde Guerre mondiale, la Russie mobilise un réflexe émotionnel puissant, occultant le fait que les mouvements ultranationalistes ukrainiens sont marginaux. Cette construction de figure d'antagoniste, s'inscrit également sur une métaphore de la continuité historique : l'Ukraine actuelle est dépeinte comme l'héritière des collaborateurs nazis, tandis que la Russie s'inscrit dans la lignée du combat antifasciste¹⁹. À ce titre, Poutine déclare :

« La russophobie et un nationalisme extrêmement agressif ont été placés dans le socle idéologique... il est surprenant que personne au pouvoir en Occident ne le remarque. Pourquoi ? Parce qu'ils s'en moquent... Les néonazis [ukrainiens] ne cachent pas de qui ils pensent être les héritiers²⁰. »

D'un point de vue rhétorique, l'usage du nazisme opère comme un cadre moral totalisant : il transforme l'adversaire en incarnation absolue du mal, rendant toute négociation inenvisageable. En recyclant l'imaginaire antifasciste, Vladimir Poutine place la guerre dans une continuité héroïque qui confère à l'action russe une dimension quasi sacrée, où combattre Kiev revient à rejouer la « Grande Victoire »²¹. Cette stratégie permet à la fois de mobiliser l'affect patriotique au sein de la société russe et de disqualifier l'Ukraine sur la scène internationale, en brouillant les repères entre mémoire historique et réalité politique contemporaine²².

Un autre élément central de cette construction repose sur la logique de l'effet miroir²³ : la Russie attribue à ses adversaires les pratiques qu'elle déploie elle-même. Alors qu'elle mène une guerre d'agression, elle accuse l'Ukraine et l'Occident d'être les véritables instigateurs du conflit, inversant ainsi les rôles et brouillant la frontière entre agresseur et agressé. Ce renversement narratif fonctionne comme un mécanisme de légitimation — la Russie n'attaque pas, elle « se défend » — et comme une stratégie de confusion, en instillant le doute sur la responsabilité réelle de la guerre. La rhétorique est particulièrement frappante dans le domaine informationnel : Moscou dénonce la « propagande occidentale » tout en orchestrant une vaste campagne de désinformation. En multipliant les versions concurrentes d'un même événement, elle ne cherche pas à imposer une vérité unique, mais à miner la possibilité même d'un fait objectif²⁴ — ce qu'Hannah Arendt identifiait comme un trait typique des régimes autoritaires. Dans le même registre, le *whataboutism* (« *quoiquisme* ») complète ce dispositif en réorientant les accusations : face aux critiques de l'Occident sur le non-respect du droit international, Poutine invoque les interventions américaines en Irak.

Vladimir Poutine Poutine déclare :

« Ils [les Occidentaux] ont noyé la vérité dans un océan de mythes, d'illusions et de faux, en pratiquant une propagande extrêmement agressive, en mentant comme Goebbels. Plus le mensonge est gros, plus on y croit — c'est ainsi qu'ils fonctionnent, en suivant ce principe²⁵. »

Ce procédé de « tactical reframing » permet de délégitimer l'adversaire en transformant la critique en miroir accusatoire, ce qui neutralise le débat de fond et renforce la posture défensive de la Russie. Par exemple, Poutine ajoute «

« Ce n'est rien d'autre qu'une agression, une intervention. Mais une place à part dans ce rang est due sans doute à l'invasion en Irak, également dénuée de tout fondement légal... il y a eu mensonge au plus haut niveau de l'État et depuis la haute tribune de l'ONU²⁶. »

L'ennemi est présenté comme décadent et corrompu. L'Occident est décrit comme un espace de perversion morale, justifiant une opposition civilisationnelle fondée sur des valeurs prétendument incompatibles. Ce discours s'appuie sur une rhétorique moraliste où l'Occident est accusé d'imposer des idéologies destructrices aux sociétés traditionnelles. Cette dimension civilisationnelle du conflit est une constante dans le discours poutinien. Elle repose sur l'idée que la Russie incarne les valeurs traditionnelles et la « vraie Europe » face à un Occident perverti par le libéralisme et la décadence morale. Cette opposition reprend des éléments du concept de « Russkiy Mir » (le Monde Russe), théorisé par des idéologues proches du Kremlin comme Alexandre Douguine²⁷. Ce dernier défend l'idée d'une confrontation inévitable entre la Russie et l'Occident, perçu comme un ennemi existentiel.

À ce sujet, Vladimir Poutine déclarait :

« Est-ce que nous voulons avoir, ici, dans ce pays, en Russie, au lieu d'une mère et d'un père, un "parent numéro un" et un "parent numéro deux" (ils sont devenus complètement dingues sur ce coup) ? Est-ce que nous voulons que l'on enseigne dans nos écoles primaires des perversions qui conduisent à la dégradation et à l'extinction ? [...] Tout cela est tout simplement inacceptable pour nous²⁸. »

Cette rhétorique civilisationnelle ne se contente pas de tracer une frontière idéologique : elle agit comme un instrument de polarisation affective. En décrivant l'Occident comme moralement corrompu, le président russe ne propose pas seulement un désaccord politique, il suggère une incompatibilité ontologique entre deux visions du monde. Ce cadrage radical ferme la possibilité d'un compromis en transformant le conflit en un affrontement de valeurs irréconciliables, où céder reviendrait à trahir l'essence même de la Russie. En outre, il permet de sacraliser l'identité nationale en l'opposant à une figure repoussoir, faisant de la Russie non seulement une puissance géopolitique, mais aussi une communauté morale menacée dans sa survie culturelle. Ainsi, la guerre n'est plus présentée comme une opération militaire circonscrite, mais comme une croisade civilisationnelle où l'existence même de la Russie est censée se jouer.

Toutefois, on remarque que dans ses discours les plus récents, Vladimir Poutine conserve la logique d'un ennemi absolu incarné par le « régime de Kiev », présenté comme radicalisé, illégitime et instrumentalisé. Cependant, la figure de l'adversaire prend une dimension plus souple lorsqu'il s'agit de l'Occident collectif : dans les forums multilatéraux comme le Club Valdaï ou le SPIEF, les États-Unis et l'Europe restent dénoncés comme les architectes d'une confrontation systémique, responsables des sanctions, de l'encerclement stratégique et de la diffusion de valeurs jugées corrosives. L'Occident y est dépeint comme une structure de domination, un bloc homogène animé par la volonté d'entraver la souveraineté russe et d'empêcher l'émergence d'un monde multipolaire. Cette représentation structurelle permet de maintenir la cohérence de la rhétorique du siège, tout en consolidant le récit d'une Russie porteuse de résistance civilisationnelle.

Cette vision n'est cependant pas figée : elle connaît une inflexion notable dans le cadre bilatéral des discussions avec les États-Unis, notamment lors du sommet d'Alaska. Ici, l'Amérique cesse d'être l'ennemi implacable pour redevenir un « voisin », relié à la Russie par une mémoire commune — de la coopération pendant la Seconde Guerre mondiale, ou encore par la proximité géographique de l'Alaska. En activant ce registre mémoriel, Vladimir Poutine construit un espace discursif où l'hostilité peut être suspendue au profit d'une relation « mutuellement avantageuse ». Cette reconfiguration montre que l'image de l'ennemi est à géométrie variable : elle peut être radicalisée pour justifier la guerre contre Kiev, globalisée pour dénoncer l'Occident dans son ensemble, mais aussi modulée pour envisager, au moins symboliquement, un

rétablissement des liens avec Washington. Ce jeu de cadrages révèle une stratégie discursive modulable qui permet de maintenir la logique de confrontation, tout en ouvrant une porte narrative à une sortie négociée sans rupture de cohérence idéologique. Elle laisse aussi chacun y lire ce qui lui convient le mieux.

3. D'une posture de confrontation permanente à une paix sans conditions

La rhétorique de l'assiégé, telle que déployée par Vladimir Poutine depuis février 2022, a d'abord semblé exclure toute possibilité d'une paix négociée. Ses discours ont construit un cadre où la guerre apparaît comme inévitable, l'ennemi comme absolu, et toute opposition comme une trahison. Cette configuration discursive nourrit un climat de confrontation permanente, dans lequel l'idée même de compromis est délégitimée.

Néanmoins, depuis 2025, le lexique présidentiel s'est enrichi d'une inflexion : l'évocation d'une paix « *sans conditions préalables* », qui ne représente pas un véritable tournant pacificateur, mais un ajustement narratif. L'évolution permet de mesurer comment le discours officiel, tout en restant structuré par une logique d'affrontement, aménage désormais un espace symbolique où la sortie de guerre devient pensable sans affaiblir la posture de puissance.

Dès le 24 février 2022, dans son allocution annonçant l'« *opération militaire spéciale* », Vladimir Poutine articule son discours autour d'une lutte existentielle. La Russie est décrite comme une forteresse assiégée, encerclée par un Occident trompeur et hostile, et contrainte de défendre sa survie. « *L'Occident nous a trompés, il ne cherche qu'à nous étouffer. Nous n'avons pas d'autre choix que de nous défendre* », déclarait-il alors. Ce cadrage dramatise la situation : la guerre n'est pas présentée comme une option mais comme une nécessité vitale. En termes théoriques, cette posture s'apparente au réalisme offensif²⁹, où la survie d'une grande puissance dépend de sa capacité à étendre son influence et à neutraliser les menaces plutôt qu'à coopérer. Dans cette perspective, la guerre devient une fonction naturelle de la politique étrangère, un prolongement obligé de la survie nationale qui disqualifie d'emblée toute alternative diplomatique comme dangereusement naïve. Appliquée au cas russe, cette logique ferme la porte à toute paix négociée : seule la force, et non le compromis, peut garantir la sécurité.

Ce récit est renforcé par la construction d'un adversaire déshumanisé. L'Ukraine est assimilée à un « *État artificiel* », manipulé par l'Occident, et privé de toute légitimité propre. Dans son discours du 30 septembre 2022, annonçant l'annexion de territoires ukrainiens, Vladimir Poutine affirme ainsi : « *L'Ukraine d'aujourd'hui est une création de l'Occident, une arme dirigée contre la Russie*³⁰. » Une telle représentation interdit par définition la reconnaissance de Kiev comme interlocuteur. Négocier avec un « *instrument* » revient à nier la souveraineté du gouvernement de Volodymyr Zelensky, ce qui ferme d'avance l'espace diplomatique. Cette dynamique relève de la distinction ami/ennemi décrite³¹ : dès lors que l'ennemi est défini comme existentiel, aucune

transaction politique n'est envisageable, car la seule issue pensable est sa neutralisation.

La rhétorique de la confrontation permanente se déploie également à l'égard de l'Occident collectif. En parlant d'« *Empire du Mensonge* » pour qualifier les États-Unis, l'Union européenne et leurs alliés, Moscou réduit tout effort diplomatique occidental à une stratégie de manipulation. Le langage est ici performatif : il ne décrit pas seulement l'Occident comme adversaire, il le disqualifie comme partenaire possible de négociation. De ce fait, même lorsqu'une perspective de paix est évoquée, elle est formulée dans des termes qui excluent tout compromis. Les objectifs déclarés de « *démilitarisation* » et de « *dénazification* » en sont l'illustration. Ces notions, infiniment extensibles, sont conçues pour rendre la paix structurellement inatteignable : elles définissent un horizon qui ne peut être que celui de la capitulation totale de l'adversaire. L'allocution du 21 septembre 2022 annonçant la mobilisation partielle en fournit un exemple : « *Nous ne pouvons pas abandonner nos frères du Donbass, nous devons détruire ce régime néonazi.* » La logique qui s'impose est celle de la guerre totale au sens de Ludendorff : un ennemi absolu ne peut être qu'anéanti pour que la nation survive.

Dès lors, la « paix » telle qu'évoquée par Poutine en 2022 et 2023 n'est pas un processus de négociation, mais un état final : la victoire militaire, obtenue par l'élimination du régime ukrainien et la capitulation de l'Occident. Dans ce cadre, tout cessez-le-feu apparaît comme un aveu de faiblesse. Le discours installe une structure binaire : continuer à combattre, c'est garantir la survie ; négocier, c'est trahir et condamner la Russie à disparaître. La paix est donc construite comme synonyme de mort nationale, tandis que la guerre devient l'unique horizon vital.

Pourtant, Vladimir Poutine n'a cessé d'affirmer que la Russie « *avait tenté la voie diplomatique* » mais que l'Occident l'avait refusée. Ce motif, récurrent dans ses allocutions, fonctionne moins comme un appel sincère que comme un outil rhétorique destiné à renvoyer la responsabilité de l'échec sur l'adversaire. Les négociations d'Istanbul en mars 2022 illustrent ce procédé : Moscou exigeait la neutralité constitutionnelle de l'Ukraine et l'imposition de garanties de sécurité dictées par la Russie, soit une mise sous tutelle inacceptable pour Kiev³². Ces « propositions de paix » servent alors à entretenir l'idée que la Russie a « *tendu la main* » et que l'Occident l'a repoussée, renforçant l'image d'une Russie persécutée et justifiant la poursuite de l'offensive.

Toutefois, depuis 2025, une inflexion est perceptible. À plusieurs reprises, Vladimir Poutine a évoqué la possibilité de pourparlers « *sans conditions préalables* »³³. Cette formule, inédite dans sa bouche, marque un déplacement du narratif : la paix n'est plus définie exclusivement comme la capitulation de l'adversaire, mais comme une issue envisageable dans un cadre bilatéral ou multipolaire. Au sommet d'Alaska, la rhétorique a mis en avant le voisinage géographique, la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et l'alliance passée avec les États-Unis, dessinant une symbolique commune qui légitime l'ouverture d'un dialogue. Pourtant, cette apparente concession ne traduit pas une

rupture avec la logique de confrontation. Elle s'inscrit dans une stratégie discursive : celle de réaffirmer la bonne volonté russe, tout en maintenant l'ennemi dans une position d'infériorité morale. La paix « sans conditions » est donc moins une ouverture réelle qu'un outil pour réinscrire la Russie comme acteur raisonnable sur la scène internationale, sans renoncer à l'armature idéologique qui justifie la guerre.

Ainsi, le discours poutinien est traversé par une tension entre deux registres. Le premier, dominant depuis 2022, construit la guerre comme inévitable et la paix comme impossible tant que l'ennemi subsiste. Le second, plus récent, introduit une grammaire de négociation qui n'est pas celle du compromis, mais celle de la souveraineté restaurée et du bon sens retrouvé. Ce double langage permet au Kremlin de tenir ensemble la cohésion interne — par la rhétorique de la menace existentielle — et l'ouverture externe — par la posture d'un dirigeant prêt à parler « sans conditions ». La paix devient dès lors un instrument de communication, et non une véritable alternative stratégique : un horizon discursif qui permet à Moscou de ne pas apparaître prisonnier de la guerre tout en refusant toute concession substantielle.

Conclusion

L'analyse du langage du pouvoir russe révèle que la guerre en Ukraine ne se joue pas seulement sur le terrain militaire, mais dans un univers discursif où les mots structurent les perceptions et dessinent les horizons possibles. La rhétorique de l'assiégé, la diabolisation de l'ennemi et l'opposition civilisationnelle transforment le conflit en une lutte existentielle, où la paix ne peut être pensée qu'en termes de victoire ou de capitulation. Si l'inflexion récente vers une paix « sans conditions » semble ouvrir un nouvel espace narratif, il n'en demeure pas moins qu'elle s'inscrit avant tout dans une logique de légitimation stratégique, destinée à maintenir la cohérence interne tout en affichant une façade de rationalité sur la scène internationale.

Plus qu'un véritable tournant, elle illustre la capacité du discours poutinien à adapter ses registres sans jamais rompre avec la matrice idéologique qui fait de la confrontation l'horizon naturel de la Russie. Elle peut aussi n'être qu'un artifice diplomatique pour gagner du temps tout en testant la solidité du soutien des alliés de l'Ukraine, États-Unis en tête³⁴.

L'auteur

Johann Lemaire est coordinateur de la recherche et des publications au sein du think tank Eurasia Peace. Spécialiste des dynamiques de pouvoir en Russie et dans le Caucase, ses travaux portent notamment sur les relations russo-tchéchènes, avec un intérêt particulier pour l'instrumentalisation d'un imaginaire caucasien à des fins militaires et politiques par le Kremlin. Ses recherches actuelles s'articulent autour de trois axes

principaux : les mécanismes de construction des imaginaires dans les discours politiques, les dimensions psycho-informationnelles des doctrines militaires contemporaines, et le rôle des kadyrovtsy dans les opérations russes menées en Ukraine.

Pour citer cette publication

LEMAIRE Johann, « De la parole aux armes : la guerre en Ukraine et le langage du pouvoir russe », *Éclairage du GRIP*, 17 septembre 2025.



Le GRIP bénéficie du soutien
du Service de l'Éducation
permanente de la Fédération
Wallonie-Bruxelles.

Photo de couverture : Vladimir Poutine lors de la cérémonie de signature des accords sur l'annexion des régions de la RPD, de la RPL, de Zaporijia et de Kherson à la Russie, le 30 septembre 2022 – crédit : Council.gov.ru, [wikimedia](https://www.wikimedia.org/).

Les opinions exprimées dans le présent document ne reflètent pas nécessairement une position du GRIP dans son ensemble.

Tous droits réservés. © Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité

Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité
Mundo-madou – 7-8 Avenue des Arts – 1210 Saint-Josse-ten-Noode, Belgique
Tél. : +32 (0) 0473 982 820 – admi@grip.org – www.grip.org

Références

¹ GENET Jean-Philippe, « [Pouvoir symbolique, légitimation et genèse de l'État moderne](#) » dans *La Légitimité implicite*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2015.

² VALETTE Mathieu, « [Guerre cognitive, culture et récit national](#) » *Ingénierie cognitive* 7, no. 1 (2024) : 6-12.

³ COMMISSION EUROPÉENNE, « [Douze mythes exposés sur la guerre menée par la Russie en Ukraine](#) », *Représentation du Luxembourg*, 2024.

⁴ KONDRATOV Alexander, « [La persistance du soviétique dans le discours politique des dirigeants de la Russie contemporaine sur les technologies de l'information et de la communication](#) », dans *ILCEA*, no. 21, 2015

⁵ LE PETITCORPS Mathilde, « [Qu'est-ce que le syndrome d'hubris, ce sentiment de toute-puissance prêté à Vladimir Poutine ?](#) », *Ouest-France*, 4 mars 2022 ; VINCENDON Salomé, « ["Une jouissance du malheur des autres" : un psy analyse le comportement de Vladimir Poutine](#) », *BFMTV*, 12 octobre 2022 ; BERTOLINO Romain, « [Vladimir Poutine est-il fou ? Que peut dire la](#)

[psychologie et pourquoi faut-il se préserver de se construire une opinion hâtive](#) », Institut d'étude de géopolitique appliquée, 17 mars 2022.

⁶ Déclaration du président Milos Zeman auprès de la télévision tchèque : « [Il y a quelques jours, j'ai dit que les Russes n'étaient pas fous et qu'ils n'attaqueraient pas l'Ukraine. J'avoue que j'avais tort. La décision irrationnelle des dirigeants de la Fédération de Russie causera des dommages importants à l'État russe lui-même](#). » (le 24 février 2022)

⁷ CARON Jean-François, « [Sur la folie de Vladimir Poutine](#) », *Institut For Peace and Diplomacy*, 31 mars 2022.

⁸ Discours du 24 février 2022 : Annonce de l'« opération militaire spéciale » en Ukraine ; Discours du 18 mars 2022 : Meeting-concert au stade Loujniki à Moscou ; Discours du 9 mai 2022 : Commémoration du Jour de la Victoire ; Discours du 21 septembre 2022 : Annonce de la mobilisation partielle ; Discours du 30 septembre 2022 : Annonce de l'annexion de territoires ukrainiens ; Discours du 21 février 2023 : Adresse sur l'état de la nation ; Discours du 16 août 2023 : Conférence de Moscou sur la sécurité internationale ; Interview de février 2024 : Entretien avec Tucker Carlson ; Discours du 7 novembre 2024 : Conférence du Club de Valdai ; Discours de septembre 2024 : Annonce de la révision de la doctrine nucléaire russe ; Discours du 19 décembre 2024 : prise de parole du président pour les fêtes de fin d'année ; Discours du 13 mars 2025 : Conférence de presse conjointe avec le président de Biélorussie, Alexander Loukachenko ; Discours du 11 mai 2025 : Déclaration de Presse au sujet des commémoration de la Victoire (russe) de la Grande Guerre Patriotique ; Discours du 20 juin 2025 : Forum Économique International de Saint-Petersbourg ; 16 août 2025 : Conférence de presse conjointe avec le président Trump au Sommet d'Alaska.

⁹ RADVANYI Jean, « [La Russie dans le monde : forteresse assiégée ou nouveau croisé ?](#) », Dans *La Russie : Entre peurs et défis*, 191-212. Paris : Armand Colin, 2016.

¹⁰ GRUSZKA Sarah « [Comment la Russie instrumentalise la victoire contre le nazisme dans sa guerre en Ukraine](#) » *The Conversation*, 13 mars 2024

¹¹ LACOMBE Louis-Phillipe, « [Une Synthèse de la Culture Stratégique Russe : Ce Qu'Il Faut Savoir sur la Perception Russe de la Sécurité](#) ». Collège des Forces canadiennes, 2017.

¹² DREYFUS Emmanuel et Victor VIOLIER, « [La Russie, "forteresse assiégée"](#), par l'« Occident collectif » Vision du monde et justifications russes de la guerre en Ukraine », *Revue Défense Nationale*, 862(7), 77-83, 2023

¹³ KOTKIN Stephen, *Stalin: Paradoxes of Power, 1878-1928*, New York : Penguin Press, 2014.

¹⁴ SMOLAR Piotr « [Face à l'Occident, vingt ans d'auto-radicalisation de Poutine](#) » *Le Monde*, 4 mars 2022.

¹⁵ LAKOFF George « [Metaphor, Morality, and Politics, or, Why Conservatives Have Left Liberals in the Dust](#) » The Institute for Cultural Democracy, 1995.

¹⁶ COURRIER INTERNATIONALES « [Traîtres, caste, cinquième colonne : le discours sans précédent de Poutine](#) ». *Courrier International*, 22 mars 2022

¹⁷ FACON Isabelle « [Officialisation de la nouvelle doctrine nucléaire russe](#) », *Fondation pour la Recherche Stratégique*, novembre 2024

¹⁸ « [Discours clés de la désinformation pro-Kremlin : Nazis](#) », *EuvsDisinfo*, 20 septembre 2022.

- ¹⁹ ANGENOT Marc, « [La rhétorique de la qualification et les controverses d'étiquetage](#) », *Argumentation et Analyse du Discours*, no. 13, 2014.
- ²⁰ « [Discours du président russe Vladimir Poutine devant l'Assemblée fédérale de la Fédération de Russie](#) », *Ambassade de la Fédération de Russie en France*, 21 février 2023
- ²¹ VITKINE Benoît, « [En Russie, derrière le mythe de la victoire de 1945, le culte de la guerre sans fin](#) », *Le Monde*, 9 mai 2023.
- ²² BEYRAU Dietrich, « [Images de l'ennemi et violence. Sur les caractéristiques constitutives de la société soviétique](#) » dans *La Construction de l'Ennemi* (dir. Reinhard Johler, Freddy Raphaël et Patrick Schmoll), Strasbourg, Néothèque, 2009.
- ²³ CHARADEAU Patrick, « [Identité sociale et identité discursive : Un jeu de miroir fondateur de l'énonciation](#) » dans *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris, 2009.
- ²⁴ GUEZENGAR Arthur, « [De la propagande aux discours post-factuels : le rôle de la vérité dans la vie publique](#) », dans *Journée des doctorants en philosophie : les discours à l'ère de la post-vérité*, Grenoble, 2017.
- ²⁵ POUTINE Vladimir, *Discours de la cérémonie d'annexion des 4 régions d'Ukraine*, 30 septembre 2022.
- ²⁶ AFP, « [Vladimir Poutine : son allocution complète avant l'intervention armée en Ukraine](#) », *RTL Infos*, 25 février 2022.
- ²⁷ SADOHIN Serguei, « [What is behind Alexander Dugin's 'Russian World'?](#) » *New Eastern Europe*, 9 novembre 2022.
- ²⁸ POUTINE, Loc. Cit. 30 septembre 2022.
- ²⁹ RAVIOT Jean-Robert, « [Le réalisme offensif : une grille de lecture utile de la guerre russe en Ukraine](#) », *Un Regard sur la Russie*, 12 mars 2022
- ³⁰ POUTINE, Loc. Cit. 30 septembre 2022.
- ³¹ DARDOT, op. cit.
- ³² BETA Sindija, HETHERINGTON Katie, WILLIAMS Paul, « [The Istanbul Communique: A Blueprint for Ukraine's Capitulation](#) », *PILPG*, 17 Décembre 2024
- ³³ TV5MONDE « [Guerre en Ukraine : Poutine propose des négociations directes mais ignore l'appel au cessez-le-feu](#) », TV5MONDE, 11 mai 2025.
- ³⁴ QUÉAU Yannick, « [Le flou entretenu par Trump sur son soutien à Kiev nuit à l'Ukraine, à l'Alliance atlantique, aux États-Unis eux-mêmes et ne profite qu'à la Russie](#) », Propos recueillis par Julien Bal, *Éclairage du GRIP*, 30 avril 2025.



Fondé à Bruxelles en 1979, le GRIP (Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité) s'est développé dans le contexte particulier de la Guerre froide, ses premiers travaux portant sur les rapports de forces Est-Ouest. Durant les années 1980, le GRIP s'est surtout fait connaître par ses analyses et dossiers d'information concernant la course aux armements, ses mécanismes et ses enjeux. Après la chute du mur de Berlin en 1989, prenant acte du nouvel environnement géostratégique, le GRIP a orienté ses travaux sur les questions de sécurité au sens large et a acquis une expertise reconnue sur les questions d'armement et de désarmement (production, réglementations et contrôle des transferts, non-prolifération), la prévention et la gestion des conflits (en particulier sur le continent africain), l'intégration européenne en matière de défense et de sécurité, et les enjeux stratégiques. En éclairant citoyens et décideurs sur des problèmes complexes, le GRIP entend contribuer à la diminution des tensions internationales et tendre vers un monde moins armé et plus sûr. Plus précisément, l'objectif du GRIP est de travailler en faveur de la prévention des conflits, du désarmement et de l'amélioration de la maîtrise des armements.

5 BONNES RAISONS DE SOUTENIR LE GRIP

Le GRIP a pour mission d'étudier les conflits et les conditions de la paix. Il le fait dans l'optique de donner aux citoyens, à la société civile et aux élus accès à des analyses indépendantes permettant aux décideurs comme au grand public de renforcer leurs capacités critiques face à des enjeux complexes où s'entremêlent des intérêts politiques et économiques et des conceptions normatives et éthiques parfois contradictoires. En faisant un don au GRIP, vous participez au renforcement de ses moyens et œuvrez à :

- Développer une recherche indépendante sur la paix ;
- Consolider les capacités en tant que force de proposition auprès des décideurs politiques ;
- Garantir l'accès en langue française à une recherche rigoureuse et accessible au public ;
- Former une relève à qui il incombera de relever les défis de demain ;
- Préserver l'activité Édition du GRIP qui permet de mettre de l'avant les combats des acteurs au service de la paix qu'ils soient journalistes, médecins ou militants des droits de la personne.

Le GRIP ne saurait accomplir efficacement sa mission d'information et de sensibilisation du public sans le soutien de donateurs motivés par la défense de la paix comme bien commun. En soutenant le GRIP, vous contribuez au renforcement d'une recherche indépendante et de qualité au service de la société civile sur de nombreux sujets sensibles relatifs aux droits humains, aux libertés fondamentales ou encore à la sécurité des personnes. Vous permettez aussi aux chercheurs du GRIP de s'investir dans la formation d'une relève étudiante, en fournissant un encadrement propice à la transmission des savoirs et des compétences nécessaires à l'analyse critique des enjeux de société.

Rejoignez-nous sur www.grip.org.

Devenez donateur : IBAN : BE87 0001 5912 8294 - BIC/SWIFT : BPO TBE B1

GROUPE DE RECHERCHE ET D'INFORMATION SUR LA PAIX ET LA SÉCURITÉ

Avenue des arts, 7-8
B-1210 Saint-Josse-ten-Noode
Tél. : +32 (0) 473 982 820
Site Internet : www.grip.org